

CHAPITRE 10 – Les sociétés en guerre : des civils acteurs et victimes de la guerre

Cours 1. La mobilisation totale des sociétés (p. 278-279)

L'enlisement du conflit, à la fin de l'année 1914, explique la mise en place d'une guerre totale. Les États sont en effet contraints de mobiliser toutes leurs ressources durant une longue période, à un degré jamais atteint précédemment et dans un but d'anéantissement de l'adversaire.

A - L'entrée en guerre

La guerre acceptée. Dans la plupart des États belligérants, les divisions politiques s'effacent et la nation fait front pour assurer la victoire. En France, le président Poincaré utilise pour la première fois le terme « Union sacrée » et appelle à défendre la patrie en danger. En Allemagne, le parti social-démocrate accepte aussi de se lancer dans une guerre défensive. Guillaume II déclare : « Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands. » Au Royaume-Uni, malgré de fortes tensions entre catholiques irlandais et protestants britanniques, les premiers proposent de combattre aux côtés des seconds.

La guerre imposée. La situation est très différente en Autriche-Hongrie et en Russie. La première est un empire multinational, qui ne peut guère compter sur un patriotisme unitaire. La seconde est confrontée à un mécontentement populaire de plus en plus fort, qui porte atteinte à l'image et à l'autorité du tsar Nicolas II.

B - La mobilisation économique

La mise en place d'une économie de guerre. En 1914, la guerre n'est pas censée durer : les états-majors ont mis au point des stratégies offensives visant une victoire rapide. En effet, l'ampleur des moyens mobilisés rend normalement impossible la poursuite des combats sur le long terme. Quand, à la fin de l'année 1914, le conflit s'enlise, les États n'ont pas d'autre choix que de mobiliser l'arrière dans un effort de guerre sans précédent. L'économie de paix se transforme en économie de guerre (doc. 1, 2 et 3).

L'intervention de l'État. La production industrielle est rapidement inférieure aux besoins de l'armée. En France, toutes les entreprises susceptibles de fabriquer du matériel de guerre sont reconverties en usines de guerre : Schneider (acier), Citroën (obus), Breguet (aéronautique), Renault et Peugeot (véhicules militaires), Saupiquet (rations des soldats). En Allemagne, le programme Hindenburg (1916) prévoit de doubler la production de grenades et de tripler celle des mitrailleuses et des obusiers.

Le financement de l'effort de guerre. Les dépenses militaires explosent. L'impôt sur le revenu, qui existe déjà en Grande-Bretagne et en Allemagne, est instauré en France en 1914, juste avant le début du conflit. Comme il se révèle insuffisant, le gouvernement décide de taxer les bénéfices des entreprises liés à la guerre. Les États belligérants ont aussi recours à l'emprunt, à la fois auprès d'autres États et auprès de leur population (emprunt national).

C - La mobilisation idéologique

La propagande. Les journaux n'hésitent pas à diffuser de fausses informations pour faire croire que la victoire est assurée. C'est le « bourrage de crâne » : les Français découvrent ainsi que les « balles allemandes ne sont pas dangereuses » et que « les soldats vont à la bataille comme à une fête. » Dans chaque camp, la guerre est présentée comme la défense de la « civilisation » contre la « barbarie », les combattants sont héroïsés et les adversaires diabolisés. En France, les Allemands sont désignés par des termes péjoratifs comme « boches ». Selon un médecin français, la nature maléfique des Allemands se traduirait par leur odeur particulièrement forte, liée à une défécation et une sudation trop abondantes.

La censure. La correspondance des soldats est soumise au contrôle postal : certains passages sont dissimulés derrière des bandes noires ou découpés ; les lettres les plus alarmantes ne sont pas transmises. Dans le sens inverse, les lettres de femmes se plaignant de la difficulté de la vie à l'arrière sont interceptées pour ne pas démoraliser les combattants. La censure touche les journaux, qui paraissent parfois avec une « une » presque totalement blanche.

Cours 2. L'implication des civils dans l'effort de guerre (p. 280-281)

L'enlèvement et le caractère total du conflit rendent nécessaire l'implication des civils : les soldats de l'avant ne sont pas les seuls mobilisés et l'arrière participe aussi à la guerre.

A - Un besoin généralisé de main-d'œuvre

Le départ des hommes au front. Alors qu'il faut produire toujours plus, le nombre de travailleurs est considérablement réduit par la mobilisation. En France, 3 millions d'hommes sont mobilisés (23 % de la population active). Se pose alors la question de leur remplacement.

Le recours aux travailleurs étrangers. Les États font d'abord appel à des renforts masculins extérieurs (doc. 1), venus des colonies ou de l'étranger (Chinois en France et en Grande-Bretagne). On met aussi à contribution les prisonniers de guerre et parfois les civils des régions occupées (comme en Belgique et dans le nord de la France).

La mobilisation des travailleurs nationaux. Dès 1915, une loi française permet de retirer du front les ouvriers qualifiés dont l'industrie a besoin : en 1917, 500 000 d'entre eux ont regagné leur usine. En décembre 1916, l'Allemagne adopte la loi sur le service auxiliaire : tous les hommes de 17 à 60 ans inaptes au combat doivent travailler dans des établissements œuvrant pour l'effort de guerre. Les syndicats font des concessions : en France, la durée de travail quotidienne, fixée normalement à 10 h, est dépassée et le travail de nuit est généralisé.

B - L'implication des femmes et des enfants

La mobilisation des femmes. Cette main-d'œuvre masculine ne suffisant pas, les femmes sont amenées à remplacer les hommes. Dans les campagnes, elles prennent en main les exploitations. Elles remplacent aussi les hommes à l'usine, comme les « munitionnettes » dans les usines d'armement, mais sont toujours moins bien payées. Elles peuvent aussi conduire des camions ou des ambulances ou être techniciennes, comme ces 750 mécaniciennes dans des centres d'entraînement de la Royal Air Force au Canada. À toutes ces travailleuses s'ajoutent les bénévoles qui s'enrôlent dans les services de santé : en France, on dénombre 100 000 infirmières ou volontaires de la Croix-Rouge. Certaines femmes jouent aussi le rôle de « marraines de guerre » et correspondent avec des soldats du front pour leur remonter le moral.

La mobilisation des enfants. Au Canada, pour faire face à la pénurie de main-d'œuvre agricole, on recrute des « soldats de la terre », jeunes garçons des villes qui acceptent de travailler dans des exploitations agricoles. Les jeunes filles sont aussi sollicitées : en 1918, 24 000 « farmerettes » remplacent les hommes pour récolter des fruits dans la vallée du Niagara.

C - Les conséquences de la mobilisation des civils

D'importantes mutations sociales. Si les ouvriers, mobilisés davantage dans les usines que sur les champs de bataille, ont été relativement épargnés par la mort, ils ont travaillé dur et leurs salaires sont restés faibles. Les populations rurales profitent de prix élevés, mais elles sont aussi les plus frappées par le deuil. Enfin, certains, comme les industriels Renault ou Boussac, se sont considérablement enrichis. Compte tenu de l'effort de guerre sans précédent de l'arrière, les gouvernements acceptent certaines réformes. En France, par exemple, une loi instaure en 1919 la journée de 8 heures.

Vers une émancipation des femmes ? Les femmes ont toujours travaillé, notamment dans les milieux ouvriers et paysans, mais pendant la guerre elles ont accédé à des emplois traditionnellement réservés aux hommes. Cependant, la fin de la guerre voit le retour des hommes à l'usine et des femmes au foyer. Pour récompenser leur engagement, certains pays leur accordent le droit de vote (Royaume-Uni, Allemagne, Autriche, États-Unis). Ce n'est pas le cas en France, où l'émancipation des femmes est freinée par une politique nataliste. Une loi de 1920 durcit la répression de la contraception et l'avortement par peur du déclin démographique.

Cours 3. Les civils, victimes de la guerre (p. 282-283)

Les soldats ne sont pas les seuls à souffrir de la guerre. La vie à l'arrière est difficile et les violences contre les civils atteignent leur paroxysme dans les régions occupées et, surtout, lors du génocide des Arméniens.

A - Les souffrances de l'arrière

Des conditions de vie difficiles. Les civils doivent faire face au surcroît de travail causé par l'absence des hommes partis au front. Ils souffrent aussi d'une pénurie alimentaire et énergétique, amplifiée en Allemagne et en Autriche-Hongrie par le blocus maritime organisé par la marine britannique. La France et la Grande-Bretagne mettent en place un système de rationnement. Au Liban (Empire ottoman), la « grande famine » de 1915-1918 tue environ un tiers de la population.

1917, année de la lassitude. Le fléchissement du moral des civils s'exprime dans la vague de grèves qui touche les différents pays belligérants en 1917. Les ouvrières et les ouvriers réclament une augmentation des salaires pour faire face à la hausse des prix (doc. 1). L'Union sacrée s'effrite : en Allemagne, une minorité pacifiste dénonce la guerre et forme un nouveau parti à gauche des socialistes. Mais la crise sociale et politique n'empêche pas la poursuite de la guerre, sauf en Russie.

B - Les populations touchées directement par la guerre

Les zones occupées. 6 500 civils sont tués par l'armée allemande qui envahit en 1914 la Belgique et une partie de la France (Nord et Lorraine). Ces exactions provoquent la fuite d'une partie de la population (doc. 2). Dans ces régions occupées, chaque commune doit payer une contribution de guerre à l'Allemagne.

Environ 15 000 civils belges et français sont déportés en Allemagne et internés dans des camps. En 1914, 500 000 Allemands fuient la Prusse-Orientale envahie par l'armée russe, dont les violences sont amplifiées par les rumeurs. La même année, en Serbie, les troupes d'occupation autrichiennes tuent plusieurs centaines de civils accusés de leur résister.

Les zones bombardées. Les villes et les villages proches du front sont bombardés et peu à peu désertés par la population. C'est le cas, en France, de Reims, Soissons ou Arras. Les dégâts infligés à la cathédrale de Reims sont dénoncés par la propagande française comme le signe de la barbarie des « boches ». Au printemps 1918, l'armée allemande utilise des canons à très longue portée pour tirer sur Paris, où les obus tuent 256 personnes. À Londres, les raids des bombardiers allemands font 1 400 morts et 3 400 blessés en 1917-1918.

C - Le génocide des Arméniens

Les premières persécutions. Au sein de l'Empire ottoman vivent depuis des siècles des minorités non musulmanes, juive et chrétiennes (Arméniens, Grecs orthodoxes, Syriaques). Mais le recul de l'Empire au cours du XIX^e siècle a accru les tensions entre les communautés. Entre 1894 et 1896, le sultan Abdülhamid II fait massacrer 200 000 Arméniens, qu'il soupçonne de nourrir des projets d'autonomie, en liaison avec la Russie. Le parti nationaliste des Jeunes Turcs, au pouvoir à partir de 1908, veut renforcer le caractère musulman et surtout turc de l'Empire ottoman et surveiller étroitement les minorités, considérées comme des « ennemis de l'intérieur ». En 1909, des milliers d'Arméniens sont massacrés à Constantinople et à Adana.

Le déchaînement contre les Arméniens. Quand l'armée ottomane est vaincue par les Russes en janvier 1915 à la bataille de Sarikamich, les Arméniens sont accusés de trahison au profit de la Russie. La décision d'extermination est prise dès le mois de mars par le gouvernement des Jeunes Turcs. À partir de juin, la déportation systématique des Arméniens commence. Elle s'accompagne de terribles massacres au départ, en chemin ou une fois arrivés dans les camps de concentration situés dans des régions désertiques. Une seconde phase d'extermination a lieu de février à décembre 1916. Au total, sur une communauté de 1,8 million d'Arméniens, entre 1,2 et 1,5 million périssent lors du génocide.

Doc 1 p. 284 : Le rôle de Marie Curie dans la guerre

Ainsi a été constituée la radiologie de guerre dont l'extension n'a cessé d'augmenter jusqu'à la fin de celle-ci. Et si l'activité des services radiologiques s'est, naturellement, ralentie avec la cessation des hostilités, l'impulsion dont est sorti leur développement ne s'est point épuisée ; elle reste acquise comme élément d'action organisatrice, pour étendre à toute la population française les bienfaits d'une technique médicale dont l'usage reste très limité avant la guerre. Les circonstances ont fait qu'à cette évolution, encore inachevée, j'ai pris une part active. Ayant voulu, comme tant d'autres, me mettre au service de la Défense nationale [...], je me suis presque aussitôt orientée du côté de la radiologie, m'efforçant de contribuer à l'organisation des services radiologiques notoirement insuffisants au début de la guerre. [...] Il m'a fallu faire de nombreux voyages aux hôpitaux et aux ambulances, pour vivre de leur vie et participer à leur travail. Il m'a fallu aussi m'occuper de la formation du personnel pour les besoins du service.

Marie Curie, La Radiologie et la Guerre, 1921.

Doc 3 p. 284 : Radiographies d'une main de soldat réalisées par Marie

Curie

Radiographie d'une main contenant 4 éclats d'obus, fracture d'un métacarpien.

Radiographie de la même main avec déplacement d'ampoule perpendiculairement à la direction des os. La face dorsale de la main repose sur la plaque. D'après le déplacement de l'image des os et celle des éclats, on peut juger que l'éclat qui se projette entre le 4e et le 5e métacarpien est palmaire, les autres sont dorsaux. Ces indications ont suffi pour leur extraction.

Marie Curie, La Radiologie et la Guerre, 1921.

Doc 2 p. 287 : Télégramme du préfet d'Ille-et-Vilaine (6 juin 1917)

Rennes. 6 juin 1917. Préfet à Intérieur et Sous-secrétaire d'État Munitions Paris.

Grève des ouvrières de l'Arsenal¹ annoncée hier continue en s'accroissant. Elle s'est étendue au personnel masculin de cet établissement et ce matin seuls les ouvriers mobilisés ont repris le travail. Toute la matinée, des cortèges de femmes ont parcouru la ville essayant de débaucher les ouvrières des différents établissements travaillant pour la guerre. Des cris de « À bas la guerre » sont poussés par une bande de femmes et de jeunes gens malgré le poste militaire trop faible ; dans cette usine 250 femmes ont été débauchées. À la fonderie Thau un cortège de femmes a également forcé la porte, une centaine de femmes ont été débauchées.

Toutes ces manifestations débordent le syndicat de l'Arsenal qui déclare avoir été surpris par cette grève et essaie de l'organiser dans le sens de la modération. [...] Vais m'entretenir avec Président du syndicat et secrétaire Bourse du Travail pour obtenir leur concours et leur exposer de maintenir au mouvement le caractère de revendications corporatives² faute de quoi l'autorité ne pourrait continuer aux manifestants la confiance et l'indulgence accordés jusqu'ici. [...]

Importante réunion grévistes aura lieu aujourd'hui à 16 heures pour entendre direction arsenal aux réclamations soumises ce matin 11 heures.

1. Établissement industriel géré par l'armée.
2. Revendications spécifiques à une branche professionnelle.

Doc 2 p. 290 : Les femmes sur le « champ du travail »

Aux Femmes françaises,

La guerre a été déchaînée par l'Allemagne, malgré les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre pour maintenir la paix. À l'appel de la Patrie, vos pères, vos fils, vos maris se sont levés et demain ils auront relevé le défi. Le départ pour l'armée de tous ceux qui peuvent porter les armes laisse les travaux des champs interrompus : la moisson est inachevée, le temps des vendanges est proche. Au nom du Gouvernement de la République, au nom de la Nation tout entière groupée derrière lui, je fais appel à votre vaillance, à celle des enfants que leur âge seul, et non leur courage, dérobe au combat. Je vous demande de maintenir l'activité des campagnes, de terminer les récoltes de l'année, de préparer celles de l'année prochaine. Vous ne pouvez pas rendre à la Patrie un plus grand service. [...] Debout, donc, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. [...] Il n'y a pas, dans ces heures graves, de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout ! à l'action ! à l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.

René Viviani, président du Conseil, Appel aux femmes françaises,

7 août 1914.

Doc 3 p. 290 : La fabrication des obus

La journaliste Marcelle Capy se fait embaucher quelques semaines dans une usine.

L'ouvrière, toujours debout, saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieure. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions (c'est le but de l'opération), relève la cloche, prend l'obus et le dépose à gauche.

Chaque obus pèse sept kilos. En temps de production normale, 2 500 obus passent en 11 heures entre ses mains. Comme elle doit soulever deux fois chaque engin, elle soupèse en un jour 35 000 kg. Au bout de $\frac{3}{4}$ d'heure, je me suis avouée vaincue. J'ai vu ma compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la cloche depuis un an. 900 000 obus sont passés entre ses doigts. Elle a donc soulevé un fardeau de 7 millions de kilos. Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée. Je la regarde avec stupeur et ces mots résonnent dans ma tête :
35 000 kg.

Marcelle Capy, témoignage publié dans le journal *La Voix des femmes*,
entre novembre 1917 et janvier 1918.

Doc 4 p. 291 : Le rêve du soldat

Je vous envoie, petite marraine bien aimée, « un rêve » en vous laissant le soin de mettre des noms sur les visages... Avec un peu de perspicacité, vous y parviendrez sans peine... Surtout depuis que vous savez que mon cœur est tout plein de notre chère image. Mon rêve d'aujourd'hui, celui que je fais en ce moment, [...] c'est de voir s'écouler bien vite cette semaine qui commence. Je voudrais déjà être à dimanche. À cette heure, j'aurai déjà quitté Châteauroux et je serai sur le point d'atteindre Loches... et celle qui a toutes mes pensées et toute mon affection.

Votre Henri.

Carte postale envoyée par un soldat, collectée lors de l'opération
Europeana. Archives départementales du Pas-de-Calais.

Doc 5 p. 291 : Une féministe « ennemie de la guerre »

Hélène Brion, institutrice, est emprisonnée en 1917 et condamnée en 1918 à trois ans de prison avec sursis pour « propagande défaitiste ».

Je comparais ici comme inculpée de délit politique : or je suis dépouillée de tous les droits politiques. Parce que femme, je suis classée de facto, par les lois de mon pays, inférieure de beaucoup à tous les hommes de France et des colonies. [...] La loi devrait être logique et ignorer mon existence, lorsqu'il s'agit de sanctions, autant qu'elle l'ignore lorsqu'il s'agit de droits. Je proteste contre son illogisme. Je proteste contre l'application que l'on me fait des lois que je n'ai ni voulues, ni discutées. [...] Cette loi, que je récusé, me reproche d'avoir tenu des propos de nature à affaiblir le moral des populations. Je proteste avec plus de force encore et je nie ! [...] Je rappelle, d'ailleurs, pour la forme, que ma propagande n'a jamais été à l'encontre de la défense nationale et n'a jamais réclamé la paix à tout prix ; j'ai toujours dit, au contraire, qu'il n'y avait qu'un devoir, un seul sous deux formes : pour ceux de l'avant : tenir ; pour ceux de l'arrière : réfléchir. Cette action éducative, je l'ai surtout exercée dans le sens féministe, car je suis surtout et avant tout féministe ; tous ceux qui me connaissent peuvent l'attester. Et c'est par féminisme que je suis ennemie de la guerre. [...] La guerre est le triomphe de la force brutale, le féminisme ne peut triompher que par la force morale et valeur intellectuelle.

Hélène Brion, Déclaration devant le Conseil de guerre, mars 1918.

Doc 2 p. 292 : Déclaration de la Triple Entente

Depuis un mois environ, la population kurde et turque de l'Arménie procède, de connivence et souvent avec l'aide des autorités ottomanes, à des massacres des Arméniens. De tels massacres ont eu lieu vers la mi-avril, à Erzeroum, Dertchun, Eguine, Akn, Bitlis, Mouch, Sassoun, Zeitoun et dans toute la Cilicie ; les habitants d'une centaine de villages aux environs de Van ont été tous assassinés ; dans la même ville, le quartier arménien est assiégé par les Kurdes. En même temps, à Constantinople, le gouvernement ottoman sévit contre la population arménienne inoffensive. En présence de ces nouveaux crimes de la Turquie contre l'humanité et la civilisation, les gouvernements alliés font savoir publiquement à la Sublime-Porte¹ qu'ils tiendront personnellement responsables desdits crimes tous les membres du gouvernement ottoman ainsi que ceux de ses agents qui se trouveraient impliqués dans de pareils massacres.

Déclaration de la Triple Entente tenant pour responsable le gouvernement turc des massacres commis par la Turquie en Arménie, 24 mai 1915.

1. Gouvernement ottoman.

Doc 3 p. 292 : Souvenir d'une survivante

Fethiye Çetin a reconstitué l'itinéraire de sa grandmère arménienne, Heranus Gadarian, enlevée à ses parents et confiée à une famille musulmane pour être « turquifiée ».

À Palu, hommes et femmes furent séparés. Les femmes furent parquées dans la cour de l'église. Les hommes restèrent dehors. Après un certain temps, les femmes entendirent des cris d'horreur provenant de l'extérieur. Les murs de la cour étant très hauts, elles ne purent voir ce qui se passait. Mères, grand-mères et enfants se regardaient avec des yeux terrifiés et, tremblants, s'accrochaient les uns aux autres. Heranus et ses frères s'agrippèrent à leur mère, terrifiés. Malgré cette horreur, Heranus ne pouvait pas dominer sa curiosité. Quand elle vit une petite fille monter sur les épaules d'une autre pour voir dehors, elle alla à côté d'elles. La fille qui avait regardé par-dessus le mur redescendit, mais il lui fallut beaucoup de temps pour pouvoir dire ce qu'elle avait vu. Heranus se souviendra des paroles de la petite fille toute sa vie : « Ils coupent la gorge des hommes et les jettent dans la rivière. »

Fethiye Çetin, *Le Livre de ma grand-mère*, 2006.

Doc 4 p. 293 : Le récit du génocide par un journaliste allemand

L'auteur est le correspondant allemand de La Gazette de Cologne dans l'Empire ottoman, alors allié de l'Allemagne.

Le mouvement anti-arménien de grande envergure a commencé assez inopinément en avril 1915. Certains faits arrivés sur le théâtre de la guerre dit caucasien¹, faits qu'on ne saurait nier, ont fourni très à propos au gouvernement turc le prétexte pour se ruer d'abord, comme des fauves déchaînés, sur les Arméniens des six « vilayets » orientaux² ou arméniens proprement dits et de faire table rase d'une façon sanglante, sans aucune distinction entre hommes, femmes et enfants [...]. Les premières centaines de milliers de victimes arméniennes en furent le résultat [...]. Mais ce ne fut pas tout malheureusement ! Le gouvernement turc est allé plus loin, bien plus loin. Car il visait le peuple arménien tout entier, et non seulement en Arménie, mais partout où il habitait, en Anatolie et dans la capitale [...].

En général, les déportés étaient transportés par de longues étapes à pied, mille fois brutalisés et violés en route, jusqu'à la frontière des territoires de population arabe ; et là-bas, dans la montagne aride, sans ressources, sans abris autres que de misérables petites tentes sales et froides, sans vivres, sans la possibilité de gagner un peu leur existence [...], ils attendaient la mort lente, mais presque certaine. Mais toujours, sans exception, les hommes furent séparés des femmes et enfants et transportés dans une autre contrée ; ce fut la caractéristique de ce système des déportations qui devaient détruire la racine même de ce peuple, en brisant tous les liens de famille ! Ainsi disparaissait peu à peu une très grande partie du peuple arménien.

Harry Stuermer, Deux ans de guerre à Constantinople, 1917.

1. Allusion au petit nombre d'Arméniens de l'Empire ottoman qui se sont engagés pour combattre avec l'armée russe.

2. Provinces de l'Empire ottoman.